



**HAL**  
open science

## Champs libres ?

Michel Koebel

► **To cite this version:**

Michel Koebel. Champs libres ?. Rencontres autour du livre de Raphaël Desanti : ce que la sociologie fait à ses lecteurs, Nov 2018, Paris, France. <hal-03096354>

**HAL Id: hal-03096354**

**<https://hal.science/hal-03096354v1>**

Submitted on 12 Feb 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## *Champs libres ?*

**Michel Koebel, professeur de sociologie à l'université de Strasbourg**

Ce que je vais dire ce matin relève plus du témoignage que de l'analyse sociologique (en tout cas en partie de l'un et en partie de l'autre), c'est en tout cas dans ce sens que Raphaël m'a demandé de vous faire part de la manière dont j'ai reçu certains passages de son ouvrage, et plus particulièrement nos parcours qui ont quelque chose de commun, et aussi la manière dont j'ai vécu mon implication dans la liste « Champs », et ce que m'a inspiré cette liste de discussion sur la sociologie de Pierre Bourdieu.

C'est d'ailleurs grâce à la liste « Champs » que j'ai rencontré Raphaël et que j'ai pu me rendre compte, grâce à des échanges en mode privé (comme on dit aujourd'hui), que nous avons des choses en commun dans nos parcours professionnels respectifs et c'est par là que je vais commencer mon intervention. Je vais me prêter aujourd'hui à un exercice de présentation de plusieurs aspects de mon parcours, parce que cela me paraît essentiel pour comprendre mon rapport à la liste « Champs » que j'évoquerai dans une seconde partie, et cela répondra en partie à la remarque de Louis Pinto tout à l'heure.

J'ai moi aussi été travailleur social et formateur dans ce domaine. Contrairement à Raphaël, j'ai effectué mon parcours dans ce domaine dans le sens plus habituel de travailleur à formateur. Mon entrée dans le travail social a été précédé – et a sans doute été la conséquence – d'une prise de conscience un peu brutale de ma condition petite bourgeoise, celle d'un étudiant – comme la plupart de ceux que je côtoyais à l'époque – qui vivait ses années d'étude aux crochets de ses parents qui avaient les moyens de les lui payer : petit appartement partagé avec mon frère et acheté dans cette perspective – loger les trois enfants durant leurs études –, voiture, argent de poche suffisant pour vivre « correctement »... Une situation rêvée pour faire des études et qui ne m'a pas empêché de critiquer abondamment, auprès de qui voulait l'entendre, le mode de vie exécrablement *bourgeois* de ceux dont je profitais pourtant de la condition. C'est une conversation toute banale avec un ancien étudiant issu, lui, de milieu populaire qui me disait avoir dû travailler dans un bar pour se payer ses études et qui enviait ma condition, qui a provoqué un basculement complet dans mon existence : après avoir été crucifié par cette petite conversation, j'ai mis exactement trois jours pour ressusciter. J'ai immédiatement commencé à travailler, à circuler à bicyclette, à payer un « loyer » à mes parents et j'ai été jusqu'à « couper le cordon » du téléphone avec une paire de ciseaux (si ce n'est pas un geste symbolique...), tout en reniant d'une autre manière les ciseaux en me laissant pousser très long les cheveux (ce qui était un reniement des coupes au bol payées par mon grand-père durant toute mon enfance). J'ai fait aussi dans la foulée un acte d'apostasie en reniant ma religion d'origine.

Cet épisode est très différent de celui vécu par Raphaël dont les parents lui donnaient « l'impression de se détacher de (sa) vie professionnelle » en lui donnant « le sentiment d'avoir à (se) débrouiller seul et de devoir anticiper (son) départ du domicile familial pour "faire (sa) vie" » (p. 44). C'était même le contraire dans mon cas... Petite précision sur mes origines sociales : mon père était dans un premier temps instituteur en quittant ses

conditions d'origine puisqu'il était issu d'une famille de petits commerçants en milieu rural, et ce n'est que dans un 2<sup>e</sup> temps qu'il est retourné sur les bancs de la fac à presque 40 ans pour faire des études d'histoire et obtenir le CAPES qui lui a fait enseigner l'histoire et la géographie en collège, avant de devenir proviseur adjoint de plusieurs lycées. Ma mère ne travaillant pas (contre un salaire), les conditions économiques de la famille étaient, dans un premier temps, plutôt difficiles et se sont améliorées jusqu'à une certaine aisance au moment de ma crise d'adolescence me faisant critiquer ces conditions. En revanche, toute mon enfance a été plutôt marquée par la nécessité de limiter les dépenses. Par la suite, lorsque je débutais mon parcours universitaire, mon soudain refus de dépendre financièrement de ma famille était d'autant moins admise et comprise par mes parents que cette progressive promotion sociale de mon père – et tous les sacrifices qui y étaient liés – avaient précisément pour but de permettre à ses enfants de prolonger leurs études (du moins c'est ainsi que cela avait été présenté dans une sorte de construction de l'histoire familiale).

À l'époque je ne connaissais pas Bourdieu, je ne lisais quasiment pas, j'écrivais encore moins – je détestais ça –, je n'ai évidemment pas interprété ce qui m'est arrivé de manière sociologique et ce n'est pas un sociologue qui fut à l'origine de cette prise de conscience. Ce n'est que quelques mois plus tard – au tout début des années 1980 – que j'ai reçu la parole « bourdivine » comme une « révélation » par l'enseignant qui assurait les cours de sociologie en STAPS et qui suivait le « séminaire Bourdieu » à cette époque : chaque semaine, il retransmettait, encore tous frais, à certains de ses étudiants, les savoirs auxquels il venait d'accéder. Je parle de « révélation »... En fait, il s'agissait plus de *coups de matraque* que je recevais et que je n'acceptais pas, et notamment la fait que nos pratiques et nos représentations, en tant qu'êtres sociaux, pouvaient être rapportées à nos conditions d'existence et à celles de notre milieu d'origine, et au caractère illusoire de notre « liberté » de penser et d'agir (mes lectures sur les mécanismes de domination sont arrivées dans un 2<sup>e</sup> temps). J'ai reçu ces savoirs au moment précis où je me désolidarisais de ma famille en ne me reconnaissant pas dans sa condition...

Si j'évoque cet épisode de ma vie, c'est parce que cette entrée prématurée dans la vie professionnelle – prématurée au regard de mes conditions d'existence d'origine – m'a fait entrer dans le travail social. D'abord comme animateur social vacataire dans un quartier HLM de la banlieue strasbourgeoise, ensuite très rapidement comme « éducateur de rue » et « animateur municipal » dans une mairie conquise par la gauche socialiste en 1977 par un instituteur lui-même spécialisé dans la prise en charge des enfants à problèmes, ce qui a sans doute été décisif dans la politique sociale menée par cette municipalité et l'ouverture d'un nouveau service chargé de l'animation des jeunes. Mon entrée dans ce service municipal s'est faite d'abord par des vacances à 6 puis 12 heures par semaine, transformé rapidement en un CDD à tiers temps, puis un CDI à plein temps deux ans plus tard. Cette expérience professionnelle m'a fait côtoyer de près les jeunes des classes populaires, et particulièrement ceux d'origine étrangère habitant des îlots de logements sociaux dans le centre ville de Schiltigheim (une ville de 30 000 habitants dans la banlieue Nord de Strasbourg). Cette expérience professionnelle a beaucoup compté dans ma vie professionnelle ultérieure et dans mes objets de recherche, autant dans le domaine des politiques sociales (et notamment sportives) en direction de la jeunesse « en difficulté » que dans mon rapport aux élus locaux : mon mémoire de DEA puis ma thèse de doctorat

ont porté sur les *conseils municipaux d'enfants et de jeunes*, dont la ville de Schiltigheim se présentait comme l'initiatrice en France, dispositif de « démocratie participative » dans lequel j'étais également impliqué pendant mon passage dans ce service municipal.

Ce n'est que dans un second temps – après mon départ de ce service – que j'ai été amené à être impliqué dans des formations d'animateurs professionnels, d'abord en tant que conseiller dans les services extérieurs de la jeunesse et des sports, puis à l'université en tant que responsable d'une licence professionnelle « médiation par le sport ». Je n'ai donc pas vécu le même parcours que Raphaël qui, de formateur de travailleurs sociaux, est revenu dans la position de ceux qu'il avait contribué à former jusque là. En revanche, nous avons tous les deux vécu – du moins dans une première partie de notre vie professionnelle – un certain déclin social : du fait d'un échec scolaire pour Raphaël ; du fait d'une coupure volontaire d'une partie de mon héritage familial dans mon propre cas.

Un dernier aspect de mon parcours doit être évoqué pour comprendre mon sentiment récurrent d'incompétence qui ont provoqué une certaine retenue dans les échanges enflammés sur la liste « Champs ». Je n'ai entrepris des études de sociologie qu'à partir du DEA (l'actuel niveau M2), et ce à la faveur d'une passerelle improbable créée provisoirement par Christian de Montlibert et destinée à permettre à une sélection d'étudiants en STAPS et titulaires d'une maîtrise d'une certaine spécialité accordant une grande place à la sociologie d'accéder directement au DEA de sociologie. C'était une spécificité de Strasbourg à partir de la fin des années 1980 et la première à en bénéficier fut Anne-Marie Waser (que certains connaissent sans doute ici). Cette entrée en sociologie « par la petite porte » a pesé dans mon rapport aux sociologues en général, parce que j'ai subi le marquage initial « STAPS » à de nombreuses reprises au cours de ma carrière, même si j'ai réussi à obtenir une qualification en 19<sup>e</sup> section du CNU à une époque les docteurs en STAPS étaient considérés par certains membres de cette section comme illégitimes (comme me l'avait confié Claude Dubar en 2002 lors d'une discussion informelle). Le fait d'avoir délibérément inscrit ma thèse en sociologie et non en STAPS comme me le suggérait fortement mon directeur de thèse (lui-même enseignant chercheur en STAPS) m'a permis d'échapper à ce systématique « classement vertical » des postulants STAPS à la qualification en sociologie. Mon intégration ultérieure en tant que maître de conférences n'avait pourtant aucune chance en sociologie du fait notamment de ce marquage initial en STAPS. En revanche, le fait que ma thèse ne comporte pas une seule fois le mot « sport » m'a souvent été reproché en STAPS où je suis considéré comme ne faisant pas partie du sérail. C'est un an après avoir obtenu un poste de maître de conférences en STAPS que j'atterris sur la liste « Champs », certes auréolé enfin d'une légitimité de chercheur – ce que je recherchais depuis presque 20 ans et qui m'avait été systématiquement refusé pendant mes 19 années passées à Jeunesse et sports – mais conscient d'une relative illégitimité parmi les « vrais » sociologues...

Cette liste *Champs* a donc été pour moi une manière de côtoyer des sociologues dans un domaine qui m'était plus familier que d'autres : la sociologie de Pierre Bourdieu ; des sociologues que je ne côtoyais que peu à l'époque, engoncé dans l'institution STAPS (très pluridisciplinaire) dans un début de carrière énergivore en enseignement. C'est peut-être la même volonté qui m'a fait intégrer, à la même époque, l'association Raisons d'agir dont certains membres « historiques » sont présents aujourd'hui. La suite a montré que très peu de sociologues « institutionnels » que Raphaël appelle les sociologues « légitimes » ont

pris la parole sur cette liste. Du coup les quelques sociologues de seconde zone parmi lesquels je me situais se sont trouvés propulsés dans cette sphère, par l'ignorance d'une grande partie des membres des hiérarchies internes à cette sphère. Encore fallait-il assumer ce rôle...

Ce qui est cocasse dans mon analyse de la liste « Champs », c'est la remarque initiale de Raphaël qui s'est exprimé avant « l'intro de l'intro » en disant craindre ce que je dirai de cette expérience de liste de discussion, mis face à mon sentiment d'illégitimité pour en parler aujourd'hui (illégitimité liée à une analyse de souvenirs essentiellement)...

Dans ses débuts, cette liste autorisait la parole de tous les intéressés, qu'ils fussent sociologues professionnels ou amateurs. Les premières années furent passionnantes et je m'y sentais relativement à l'aise, puisque j'y rencontrais autant des sociologues que des professionnels – notamment du social – en quête de compréhension des rapports sociaux.

Mais progressivement, le jeu des réponses cinglantes de quelques prétendus connaisseurs a progressivement imposé des restrictions dans la liberté d'expression, « l'espace Champs » devenant l'arène de combats intellectuels souvent futiles/stériles réservé à ceux qui se sentaient capables d'affronter la critique véhémement et interminable de quelques orateurs en embuscade (et qui explique en partie sans doute sa désertion après les premières belles années).

J'ai recherché dans mes archives quelques éléments pour évoquer cette ambiance devenue électrique, mais j'ai malheureusement effacé une bonne partie des messages pour n'en garder que quelques-uns (notamment ceux où je m'étais jeté dans l'arène).

Je finis un message du 13 novembre 2002 (où je m'étais mis en retrait après une première période plus productive en messages) par une référence à Sylvia, qui considérait que les sociologues universitaires ne prenaient pas suffisamment la parole sur la liste

Mais bon... Sylvia sera contente, j'ai au moins repris le clavier.

J'en profite pour dire, comme d'autres l'ont fait, que je lis assidument tous les messages, mais qu'il est très rare que je considère pouvoir apporter quelque chose de constructif aux débats.

Un second échange que j'avais précieusement conservé, daté du 30 novembre, faisait suite à un long message que j'avais posté et qui quelque part indiquait que Bourdieu pouvait être considéré comme faisant partie d'une fraction de la bourgeoisie. La réponse de Richard, un des « piliers » de la liste :

Bonjour,

Michel Koebel vous voulez me faire passer un mauvais week-end. Comment, Bourdieu "a très vite fait partie de la bourgeoisie" ? Ah ça alors ! Je ne le savais pas.

Ma réponse ironique sur la liste :

Evidemment, j'oubliais que Bourdieu était inclassable... et qu'il ne faisait pas partie du monde social.

MK

Les échanges sur la liste se prolongent parfois par des échanges en « off ». Ce fut le cas avec Richard ce jour là. Le lendemain, je lui écrivais :

Richard

Votre réponse m'émeut beaucoup. Votre sensibilité ne transparaît pas du tout dans tous vos messages. Et c'est peut-être dommage. J'ai appris que Martine et vous auriez reçu des messages du modérateur pour calmer la querelle naissante, mauvaise pour le maintien de certains membres de la liste paraît-il. J'ai moi aussi reçu un message de "modération" du "modérateur" : j'avais oublié qu'il avait ce rôle, même sur un forum qui prône les aspects les plus critiques de la sociologie : il faudrait analyser ces tentatives de modération et leur objectif affiché... Les initiateurs du forum ont-ils pour but de maintenir le plus longtemps possible le plus de monde possible ?

J'ai appris quelques jours plus tard par un autre « pilier », Martine, éducatrice spécialisée de Bordeaux et qui connaissait mieux que moi ce Richard, qu'il était tombé malade après ce court échange et qu'il avait du mal à s'en remettre : « Bourdieu n'était qu'un bourgeois ! » avait-il rebaptisé l'objet de mon message initial. J'avais par le passé pu constater à quelques reprises les dégâts que pouvaient causer certaines phrases... Cela ne m'engageait pas plus à m'impliquer sur la liste.

Un message adressé le 6 décembre 2003 à un sociologue ne faisant pas partie de la liste mais qui y fut cité.

Comme je fais un travail de "veille" sur le forum "champs", je te transmets le message de Cédric Tolley envoyé tout à l'heure sur la liste à propos de ton futur livre aux éditions du Croquant (en effet, un autre membre de la liste en a parlé et a balancé ton abstract sur la liste). Ne te crois pas obligé de répondre. Ça joue souvent au ping-pong sur cette liste, parfois de manière stérile.

Je voudrais citer un dernier message. Je l'ai adressé à la liste le 13 avril 2004 et il peut résumer un peu ma façon de la considérer :

Malgré mes très/trop rares prises de parole sur la liste, je ne la trouve de loin pas inutile, et je lis le plus de messages possible (j'en ai plus de 400 en retard, mais bon...).

En tant que consommateur plus que producteur, je voudrais donc remercier les piliers de la liste, tant ceux qui alimentent en textes et en citations que ceux qui s'exposent en tentant de nouvelles analyses, ou encore ceux qui assurent une veille critique sur les écrits rentrants (une veille parfois peut-être un peu trop hargneuse, ce qui en décourage sûrement plus d'un). Merci à vous! d'autres que vous en profitent en silence...

Michel Koebel

Finalement, comme Raphaël dans sa relation aux sociologues « légitimes », je ne sentais en moi ni l'autorité ni la maturité suffisante pour me jeter dans cette arène. Et j'ai mis beaucoup de temps à comprendre – et j'ai été aidé en cela par de nombreux encouragements de la part des sociologues que je côtoyais dans le cadre de l'association « Raisons d'agir », que la hargne ou le verbe ne faisaient pas le sociologue... En tout cas cette liste fut, malgré les réserves que j'ai émises, un espace d'échanges, avec des prolongements hors liste, un espace de débat entre sociologues « institutionnels » ou « professionnels » ou « académiques »... et sociologues « amateurs » ou « profanes ». De nombreux membres étaient juste à l'écoute sans intervenir.